

La religion dans *Corinne* de Mme de Staël

Dans *Corinne*, question religieuse et rapport de la femme avec la nation sont indissociables. En effet, si seule l'absence d'un État national démocratique italien fait accepter le génie artistique de l'héroïne¹, l'Italie conserve une mémoire, une culture et une religion, qui permettent à Corinne de relater l'histoire de ce pays en affirmant que le paganisme a été intégré par le christianisme. Nation démocratique, l'Angleterre protestante d'Oswald, elle, relègue la femme dans l'espace privé. Nous nous intéresserons donc à la présence de la religion dans *Corinne*, puis aux valeurs qu'elle exalte, et enfin aux liens entre religion, politique, et perfectibilité.

I. Présence de la religion dans *Corinne*

Corinne est d'abord une héroïne catholique, mais une catholique étrange : elle surgit d'emblée vêtue « comme la Sibylle du Dominiquin », et ses admirateurs la perçoivent comme « une divinité, entourée de nuages, mystère, ange ou ange tutélaire, prêtresse d'Apollon, prêtresse inspirée ». Elle semble pratiquer un catholicisme clément et déjà appartenir au ciel. Comme le catholicisme romain, son génie s'inscrit dans l'histoire nationale ; son apparition inaugurale au Capitole a une valeur symbolique explicite : « Regardez-la, c'est l'image de notre belle Italie », s'exclame le Prince Castel-Forte² (p. 57). Cette apothéose concorde avec le dernier chant de l'héroïne célébrant l'Italie comme nation poétique, terre de la liberté des femmes. Si l'Angleterre et l'Italie s'opposent sur la question des femmes, on peut se demander pour quelle raison l'Écossais Oswald est anglican, alors que la plupart des Écossais sont catholiques ou presbytériens.

En faisant d'Oswald un anglican, Mme de Staël renforce son appartenance à la nation anglaise. D'un autre côté, certaines pratiques de la « high Church » se rapprochent du catholicisme : culte des Saints voire de la Vierge, genuflexions. Ainsi, les deux religions du couple n'interdiraient pas leur mariage. Pour Oswald, la religion protestante est d'abord une morale de l'utilité sociale et du devoir des femmes. De là, un conflit intérieur central dans le roman : l'enthousiasme poétique de Corinne s'accorde mal avec la « disposition aux sacrifices sans nombre qu'exige le devoir. [...] La vie religieuse est un combat et non pas un hymne.³ » (p. 274). Corinne ne correspond pas à l'épouse que souhaitait pour lui son père. Mais l'opposition entre un catholicisme enthousiaste et l'anglicanisme raisonnable d'Oswald ne vaut que pour les besoins d'une opposition romanesque : la raison comme fondement de la foi existe également dans le catholicisme⁴.

Le roman met ainsi en scène le débat religieux entre Corinne et Oswald. À l'occasion de la semaine sainte, les deux héros débattent sur les différences entre leurs religions respectives. C'est d'abord une opposition esthétique. Pour le catholicisme, éclat et respect du rite manifestent la grandeur de Dieu. Sciemment esthétisée, la messe mise sur la célébration et le cérémonial qui garantit l'inscription d'une tradition, la pérennité des dogmes et de l'ordre social. En effet, toute grandeur terrestre est déléguée par Dieu. Pour le protestantisme, au contraire, la nudité des décors maintient l'attention du fidèle. Simplicité, vrai, naturel garantissent la sincérité et la profondeur des émotions et des sentiments. À ce contraste s'ajoute l'opposition entre un catholicisme présenté comme une religion du sentiment et un anglicanisme perçu comme une religion du devoir. Reprenant les arguments développés dans le *Génie du Christianisme*, Corinne souligne que l'absence de dissensions religieuses dans la péninsule a empreint le catholicisme italien de douceur et d'indulgence, et a fait de lui une religion du cœur et de la beauté, mère de toutes les émotions : sentimentales, spirituelles,

esthétiques. Oswald, quant à lui, met l'accent sur « l'austérité dans les principes et dans les actions parce qu'elle donne aux sentiments plus de profondeur et de durée » (p. 274). La raison doit intervenir dans la piété, et l'autorité dans le devoir. « La religion la plus pure », affirme-t-il, « est celle qui fait du sacrifice de nos passions, et de l'accomplissement de nos devoirs, un hommage continu à l'Être suprême. » (p. 270).

Cette affirmation n'est pas exempte de paradoxes. Ainsi, c'est Oswald qui la prononce, mais c'est Corinne qui, à la fin du roman, accomplit un sacrifice mortel. De même, ce jeune partisan farouche du devoir se révèle parfois susceptible d'éprouver de l'enthousiasme, voire d'en défendre la nécessité (p. 459). Indissociables, enthousiasme religieux et passion amoureuse expliquent son conflit interne insoluble. Corinne aussi prône le sacrifice, mais au nom de l'amour (p. 279, 390, 403). Ces paradoxes à finalité romanesque ont également une fonction religieuse car indépendamment de la conviction de l'écrivain, le récit n'entend privilégier aucune religion. Ce rapport décisif au sacrifice paraît ainsi interroger la relation des sexes et leur place dans la société. La semaine sainte pourrait être l'occasion de dépasser les oppositions religieuses et de trouver une solution au dilemme d'Oswald. Corinne s'évertue à proposer un compromis, et sa présentation de la religion revêt parfois des accents rousseauistes (p. 62, 101-102, 263, 271). Mais les efforts de l'héroïne pour concilier ces deux visions de la religion échouent à unir les deux amants.

II. Religion et valeurs dans *Corinne*

L'étymologie d'« enthousiasme », du grec *enthousiazein*, signifie « être inspiré par la divinité » ; le mot revêt donc, dès l'origine, une dimension religieuse. Il renvoie également à « l'inspiration créatrice »⁵, pour finir par revêtir le sens « d'admiration passionnée ». Corinne l'emploie dans toutes ces acceptions. Lié à l'amour humain⁶ et divin⁷, il s'oppose à l'insensibilité, à l'athéisme comme à l'ambition et l'argent. L'héroïne est définie comme une « personne à la fois susceptible d'analyse et d'enthousiasme ; elle sublime ses gestes par enthousiasme.⁸ » (p. 77). Elle incarne une autre Histoire, animée par l'enthousiasme, à rebours de celle, moderne, vouée au calcul et à l'intérêt. Oswald, quant à lui, rejette l'enthousiasme purement poétique, car, à ses yeux, on ne saurait dissocier enthousiasme et raison.

Le catholicisme italien apparaît comme une religion enthousiaste teintée de rousseauisme, et on peine à déterminer si le roman analyse le catholicisme italien comme religion enthousiaste ou s'il italianise le catholicisme de Corinne. Autre signe d'italianité⁹, ce catholicisme est imprégné de superstition à laquelle elle-même n'échappe pas¹⁰. Ainsi la lune, à Naples, annonce à la fois la fin de la relation amoureuse entre les jeunes gens et la mort de Corinne, tout en jouant avec la symbolique du paysage : le Vésuve est annonciateur de mort¹¹. Se lit ici l'évolution de l'auteur qui, après avoir associé la superstition au fanatisme, y a vu ensuite, sous l'influence de De Langallerie et des Illuministes, une exacerbation de la sensibilité.

Trait d'époque illustré par Bernardin de Saint-Pierre dans *Les Études sur la nature* (1784)¹², la thématique des harmonies de la nature imprégnera le romantisme¹³. Pour Mme de Staël comme pour une partie de la génération romantique après elle, la Nature permet à l'homme d'éprouver le sentiment du divin¹⁴. Le roman développe cette idée à propos des jardins à Rome¹⁵, ou des arts. La Nature est liée à l'amour, à la beauté, au sublime, à l'infini, à l'enthousiasme, au vague¹⁶, au mystère, si propices à la religion. L'auteur souligne la différence entre la mélancolie du nord et celle du midi, et ses effets sur la littérature¹⁷. La relation entre nature, religion et amour explique non seulement que la religion implique l'amour, puisqu'« il faut l'amour de la religion pour goûter la nature »¹⁸, mais que pour Corinne, l'amour va devenir une religion¹⁹. Comme dans *le Génie du Christianisme*²⁰, Corinne associe donc nature, religion

et poésie. Ainsi, les paroles du pasteur cévenol sont touchantes et vraies, car « en parfaite harmonie avec la nature »²¹; l'imagination du peuple italien « devient poétique sous un beau ciel »²². Catholicisme et Protestantisme ne diffèrent donc pas fondamentalement dans leur rapport à la Nature. Sans son préjugé anti-italien, Oswald pourrait s'ouvrir à celle-ci et à l'art, comme il le fera lors de son retour en Italie avec Lucile. Le lien entre la religion et les Beaux-Arts, lui, est crucial, au même titre que le lien entre les Beaux-arts et l'Histoire.

Parmi les principes de l'œuvre d'art, Corinne insiste sur l'inspiration nourrie par le génie, l'enthousiasme et la religion²³ : « Enfin Corinne trouvait que les tableaux pieux faisaient à l'âme un bien que rien ne pouvait remplacer et qu'ils supposaient dans l'artiste un enthousiasme qui se confond avec le génie, le renouvelle, le ranime et peut seul le soutenir contre les dégoûts et les injustices des hommes²⁴ ». Parmi les Beaux-Arts, deux s'accordent particulièrement avec le sentiment religieux : la peinture et la musique, la sculpture étant un art païen inapte à ne « présenter aux regards qu'une existence énergique et simple » ; quant aux « faits historiques ou tirés des poèmes », ils sont « rarement pittoresques.²⁵ ». Corinne a organisé sa galerie personnelle de tableaux selon l'exemplarité des sujets. Ainsi, les peintures religieuses viennent-elles consoler l'âme opprimée : le préféré de Corinne est le Christ en croix du Titien, car il met l'Incarnation au cœur de christianisme et fait de la religion l'expression de la souffrance humaine. La mort épouvantable de l'héroïne en donne l'équivalent profane et contemporain – mais console-t-elle ?

Plus encore que la peinture, la musique est l'instrument privilégié de la divinité : « de tous les Beaux-Arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme²⁶ ». Elle précède et annonce la première apparition de Corinne, poétesse lyrique aux poèmes appelés chants, ce qui la ramène aux origines mythiques de la poésie, lorsque les deux mots étaient synonymes. C'est aussi par la musique qu'Oswald communique le mieux avec elle : « C'en était trop, la tragédie la plus pathétique n'aurait pas excité dans son cœur autant de trouble que ce sentiment intime de l'émotion profonde qui les pénétrait tous deux en même temps, et que chaque instant, chaque son nouveau exaltait toujours plus.²⁷ ». Art suprême, le plus propice au vague, à l'infini, au rêve, la musique suscite l'émotion la plus intense²⁸, la plus proche de la ferveur religieuse, à l'instar de Corinne à l'audition du *Miserere* lors de la semaine sainte²⁹.

À ses yeux, toutes les vertus du paganisme étaient déjà chrétiennes : « On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'âme une impression religieuse, et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés »³⁰. Tout cela se subsume dans la basilique Saint Pierre. Et si la religion apparaît bien comme le meilleur recours de l'individu souffrant, si elle fédère un système cohérent des valeurs mises en roman, elle s'articule aussi à la conception générale de l'Histoire et de la liberté dont le roman est porteur.

III. Religion, politique et perfectibilité

A. Religion, facteur de l'Histoire

Le christianisme coiffe le meilleur du paganisme : « partout, en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme³¹. » Il s'inscrit dans une continuité historique parallèle à celle que le roman construit. D'où la douceur du catholicisme italien et la sévérité du protestantisme anglais³².

Religion mélancolique, le christianisme répond à la question de la mort et la rend moins effrayante³³. Consolatrice, elle revêt une valeur de perfectibilité : « Mais une prière habituelle, une rêverie religieuse qui a pour but de se perfectionner soi-même, de se décider dans tout par

le sentiment du devoir, est un état doux³⁴. » Mme de Staël, la première, réconcilie ainsi christianisme et Lumières.

Catholicisme et nation ont partie liée, comme en témoigne la cathédrale Saint-Pierre, « alliance des religions antiques et du christianisme. [...] C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. » Au même titre que les ruines, ce monument invite à une méditation sur l'Histoire.³⁵

B. Religion et Identité

La religion assure à toute nation sa cohésion. Sur le plan individuel, elle garantit une triple identité : morale d'abord – le devoir pour Oswald, le sentiment pour Corinne ; sociale ensuite : adulée en Italie à l'égal d'une divinité païenne, une femme de génie comme Corinne ne peut qu'être étouffée en Angleterre, ce que confirment le discours de Lady Edgermond à Oswald et la lettre de son père à Lord Edgermond³⁶. Enfin, identité affective. Corinne articule exaltation amoureuse et religieuse car toutes deux ressortissent de l'émotion. L'amour, pour elle, s'exprime comme un culte et la religion est l'ultime espérance.

Dans l'affliction, elle s'en remet et à l'Italie et à la religion³⁷. Dans l'affliction, Oswald, lui, s'en remet à la mélancolie et au désir de mort. Pour le mariage, il s'abandonne à la loi de sa nation et à celle de son père. En dernière analyse, les différences identitaires des deux héros recouvrent la différence des sexes.

C. Religion et Avenir

Dans son chant ultime, Corinne s'adresse à Dieu qui ne « rejette pas le tribut des talents » et fait don de sa personne à l'Italie. Ce choix a valeur testamentaire et testimoniale. Par conséquent, en chantant sa propre mort, elle chante l'éternité de la religion, le rapport de la religion et du sublime, de la religion et de l'Italie à laquelle elle délivre un message.

L'Italie semble faire partie d'un dessein providentiel : Corinne meurt en romaine ; en prophétesse de la liberté, d'une religion assez œcuménique pour fédérer les âmes comme la poésie fédère la nation et les cœurs italiens.

Corinne imbrique questions religieuses et politiques, conformément à la pensée de Mme de Staël : dans le droit fil des Lumières, elle considère la religion dans ses rapports avec les institutions sociales³⁸. La religion dans *Corinne* sert aussi d'arme contre Napoléon, qui avait décelé dans le rapport politique/religieux³⁹ le caractère séditionnel du roman.

¹ Pour un court résumé de l'œuvre, voir la notice Gallica sur le site de la Bibliothèque nationale de France : <https://gallica.bnf.fr/essentiels/stael/corinne-italie/propos-oeuvre>

² Les numéros de page sont ceux de l'édition suivante : Madame de Staël, *Corinne*, éd. Gallimard, collection Folio, Paris, 1985.

³ Sur la conception du couple d'Oswald et son conflit intérieur, cf. aussi p.144,166 et 296.

⁴ Cf. Pascal ou Louis de Bonald pour qui la raison prouve par excellence la vérité du christianisme.

⁵ *Corinne*, p.56, 68, 85, 193, 274 et 342.

⁶ *Ibid.*, p. 165-166, 311,353,374,565. On comprend aussi la place privilégiée dans le roman de *Roméo et Juliette*. La pièce de Shakespeare constitue une mise en abyme de la narration, dans la mesure où les commentaires de la pièce voisinent avec des développements sur l'intensité de la passion amoureuse dynamisée par l'enthousiasme, p.193-198.

⁷ *Ibid.*, p. 85, 92, 271, 410, 516, 571 et 582.

⁸ Voir aussi la scène de la danse de Corinne, ce poème du mouvement comparé explicitement à une improvisation poétique, p.149.

⁹ Postérieur, mais autre grand roman sur l'Italie au XIX^e siècle, *La Chartreuse de Parme* est truffé de signes et de présages.

¹⁰ *Ibid.*, p. 43, 402 pour les Italiens ; p. 421, 482, 525, 583 pour Corinne ; p. 550 pour Lucile ; p. 202, 408 pour l'auteur.

¹¹ *Ibid.* p. 289, 400, 408 et 586.

¹² Publié à titre posthume en 1815.

¹³ On retrouve l'influence de ces œuvres dans le livre de P. Simon Ballanche, *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les Beaux-Arts*, dans lequel l'auteur utilise une expression tout à fait contemporaine, celle du « génie du christianisme », puisque Chateaubriand avait signé sa lettre à Fontanes sur la perfectibilité, publiée à l'occasion de la publication de *De la Littérature* de Mme de Staël (1800), « l'auteur du génie du Christianisme ». Voir aussi le recueil de Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses*, publié en 1830.

¹⁴ *Corinne*, p. 193, 226 et 230.

¹⁵ *Ibid.*, p. 141 et 511. Cela évoque l'art du jardin, une problématique esthétique qui date des Lumières : Le *Mariage de Figaro* se dénoue sous les grands marronniers ; les bibliothèques des Lumières comportent des traités de jardinage qui valent aussi comme ouvrages philosophiques. On est dans un « *locus amoenus* », remis à la mode par les Romantiques.

¹⁶ Sublime, p. 105 ; Le vague (p. 263) est une notion introduite par Chateaubriand dans *le Génie du Christianisme* avec le vague des passions dont initialement René est l'illustration, le récit ayant valeur d'exemplum. Mais si pour Chateaubriand le terme est associé à la mélancolie, la tristesse, la mort n'ayant pour seul remède que la religion, chez Mme de Staël, le vague est associé à l'infini, au mystère qui entoure Dieu, à l'éternité, voir notamment p. 263.

¹⁷ *Ibid.*, p. 286-288 et 429.

¹⁸ *Ibid.*, p. 511.

¹⁹ Le meilleur exemple en est la disposition du portrait d'Oswald, en face de celui de la Vierge, p. 252.

²⁰ « Poétique du Christianisme » tel est le titre de la troisième partie de l'ouvrage de Chateaubriand.

²¹ *Corinne*, op.cit., p. 276.

²² *Ibid.*, p. 286.

²³ Dans le roman, ces trois notions sont indissociables.

²⁴ *Ibid.*, p. 223 ; cf. aussi p. 216 et sqq. ; p. 227.

²⁵ *Ibid.*, p. 222.

²⁶ *Ibid.*, p. 247. Cf. aussi p. 225, 265, 268.

²⁷ *Ibid.*, p. 250.

²⁸ *Ibid.*, cf. p. 51, 68, 146, 225, 250, 284.

²⁹ *Ibid.*, p. 266-267.

³⁰ *Ibid.* p. 106-107 ; cf. aussi p. 103, 109-110, 138-140.

³¹ *Ibid.*, p. 95.

³² Cf. p. 269.

³³ Cf. p. 97

³⁴ *Ibid.*, p. 572.

³⁵ *Ibid.*, p. 111-112. Mme de Staël reprend ici le thème des ruines, patrimoine de l'humanité, développé par Volney dans *Les Ruines* à l'occasion de la contemplation des ruines de Palmyre.

³⁶ Cf. p. 461-468.

³⁷ Cf. le dernier chant de *Corinne*.

³⁸ La morale protestante suggère que les actions de l'individu, quand elles sont encadrées par la vertu, lui apportent la prospérité. Morale et politique se rejoignent dès lors que le libéralisme se veut une doctrine de la liberté individuelle nullement incompatible avec le bien commun.

³⁹ Cf. le Concordat.